

Brigitte Erbibou

Pulsion de mort, inceste et alcool

Si le monde n'est pas sauvé par la jouissance, c'est que la jouissance n'est pas ce qu'il faut pour sauver le monde. Il faut des jouissances plus fragmentées, plus morcelées, plus marquées de manque et de relance. Le fantasme d'une jouissance définitive, sans fin, est l'exact symétrique d'une jouissance originelle dont on aimerait ne pas s'être éloigné, tout en sachant que c'est d'en manquer qui nous a jetés dans la vie ».

Si j'ai choisi de faire figurer, en exergue de mon exposé, cette citation de Daniel SIBONY, c'est qu'elle me semble synthétiser assez bien les 3 éléments que je vais tenter d'articuler aujourd'hui, à savoir le lien étroit entre : pulsion de mort, inceste et alcool.

1°) La pulsion de mort.

Tenter une définition de la pulsion de mort ne me semble pas être un exercice si aisé. Aussi, je préfère évoquer l'un des passages de l'«au-delà du principe de plaisir » qui fut pour moi le plus étonnant, le plus frappant et néanmoins le plus éclairant.

« Il advint un jour que les propriétés de la vie furent suscitées dans la matière inanimée par l'action d'une force qu'on ne peut pas encore se représenter. Il s'agissait peut-être d'un processus préfigurant celui qui plus tard a fait apparaître la conscience dans une certaine couche de la matière vivante. La tension survenue dans la substance jusque là inanimée cherche alors à se réduire ; ainsi était donnée la première pulsion, celle du retour à l'inanimé...il se

peut que la substance vivante ait été ainsi recréée sans cesse et soit morte jusqu'au jour où des influences externes déterminantes se transformèrent, obligeant la substance qui survivait encore à dévier toujours d'avantage de son cours vital originaire et à faire des détours toujours plus compliqués pour atteindre son but : la mort...

S'il nous est permis d'admettre comme un fait d'expérience ne souffrant pas d'exceptions que tout être vivant meurt, fait retour à l'anorganique, pour des raisons internes, alors nous ne pouvons que dire : le but de toute vie est la mort, et en remontant en arrière, le non-vivant était là avant le vivant ».

Ce qui m'intéresse à travers cet énoncé de Freud tient en deux points : le premier est cette énonciation de la primauté de l'inanimé, du non vivant, par rapport au vivant.

Le deuxième étant que malgré le déploiement de la vie, telle une effraction, une explosion, les forces vitales n'effaceront pas pour autant cette tendance irréductible à ce retour à l'inanimé. Elles n'auront d'autres choix que de tenter une cohabitation, si malaisée soit-elle.

Mais de quoi s'agit-il, lorsque Freud nous parle d'inanimé ? Pouvons nous réduire la formulation de Freud à un constat purement organique ? Certainement pas.

Lacan, dans le séminaire 17, « L'envers de la psychanalyse », propose donc : « L'inanimé. Point d'horizon, point d'idéal, point hors de l'épure, mais dont le sens à l'analyse structurale s'indique. Il s'indique parfaitement de ce qu'il en est de la jouissance ».

Traduction lacanienne qui fera de la jouissance, un au-delà du principe de plaisir. En effet si le principe de plaisir est un principe de moindre tension, la jouissance le déborde. Ce que le principe de plaisir maintient, c'est la limite quant à la jouissance. La répétition étant fondée sur un retour à la jouissance .

2°) C'est dans cette dimension que je vous proposerai d'articuler la pulsion de mort, et sa visée, à savoir la jouissance et l'inceste.

On pourrait dire aussi, la jouissance de l'inceste : l'inceste entendu ici comme le lien de jouissance à la mère.

“La mère et sa progéniture seront séparés par l'interdit de l'inceste”.

Ceci constitue un dit fondamental, et comme tout bien dire, sa valeur tient dans le fait même de l'introduction d'une parole, laquelle opère déjà comme coupure. Au passage, il me semble intéressant de rappeler les deux sens du mot hébreu MILA, se traduisant à la fois par mot, et par coupure.

Ainsi, la mila, en tant que coupure ou circoncision viendrait marquer le passage de l'état total de nature à l'entrée dans la culture qui implique une certaine perte et un certain prix : le prix de la chair. En tant que parole, elle permettrait l'entrée dans la loi symbolique. Elle tiendrait donc à distance une certaine forme de jouissance, très distincte de la simple recherche de satisfaction par le biais de l'objet, qui s'inscrirait du côté du principe de plaisir. D'emblée, la jouissance s'avère impossible, interdite du fait même de la dimension intersubjective du langage. Le langage en tant que défaut dans la pureté mutique du non-être.

A partir de là, deux voies diamétralement opposées sont ouvertes : tout d'abord, celle du retour à un état originel, total, absolu, incestueux, préverbal, silencieux, d'avant l'apparition de la dimension du langage, dans la tentation de rejoindre une jouissance mythique première, ou bien, celle de la séparation, effet de nomination qui ne cessera d'introduire la dimension du manque, de la perte, de la castration, condition même du désir. Ainsi, dès les premiers versets de la Genèse, traduction grecque du mot hébreu béréshit, qui signifie : “au commencement”, la force du dire est la condition essentielle à la création ex-nihilo. Nomination et séparation sont les deux temps indispensables à toute création. Que le tout premier mot commence par un bêt, deuxième lettre de l'alphabet hébraïque et non par un aleph, est en soi riche de sens. Il marque, l'impossible jouissance du lieu de l'origine, l'impossibilité même de le dire ou de le représenter.

“A u commencement, Elohim créa les cieux et la terre. La terre était tohu-bohu. Il y avait des ténèbres au-dessus de l'abîme et le souffle d'Elohim planait au dessus des eaux. Elohim dit : qu'il y ait de la lumière, et il y eut de la

lumière. Elohim vit que la lumière était bonne, et Elohim sépara la lumière des ténèbres. Elohim appela la lumière Jour, et il appela les ténèbres Nuit. Il y eut un soir, il y eut un matin : premier jour.”

Ainsi, le développement du texte biblique se déroulera dans l'intention d'imposer, à travers séparations et nominations, puis à travers l'élaboration de la Loi, ce long détour que l'on appelle communément la vie, dont l'enjeu semble être l'ex-sistence même du sujet, expulsé du lieu de son enfantement. Cette expulsion implique une perte, l'objet a, dont la visée de retour, de récupération reste perdue bien qu'animant, sans jamais le résoudre le désir humain.

La pulsion de mort, visant le retour à l'inanimé, c'est à dire au retour à un en deçà des limites mêmes de l'émergence du \$, vers le un à jamais perdu, s'opposerait donc à cette existence.

L'inceste serait donc cette tentative de retour en arrière, retour impossible puisque le sujet naît précisément de cette advenue du langage et du système symbolique dont les effets sont à la fois, la survenue du sujet en tant que barré et la loi, celle de l'interdit de l'inceste, c'est à dire interdiction de retour en arrière, au temps du réel premier : le tohu-bohu.

L'inceste renferme l'impossibilité de se résoudre à assumer la coupure essentielle à la naissance du sujet comme tel. Il implique donc une série de négations : négation du sujet, négation de l'autre, négation de la différence, négation de la temporalité dans l'alternance, négation des générations. Cette négation des générations me semble très active quant à la pulsion de mort : ne pas naître pour ne pas mourir, mourir plus vite puisqu'il faudra mourir, ne pas donner vie puisque cette vie elle-même me déplace dans l'ordre des générations.

3°) L'alcool.

Si ce conflit entre vie et mort, se tient au cœur même de toute expérience subjective, il semblerait que l'on puisse en annuler la vivacité par certains moyens, et notamment l'alcool.

L'alcool, là où ça colle, là où sacrifiant son désir sur l'autel de sa jouissance, le sujet se donne, s'adonne, pour un instant, le temps d'un verre, à une bacchanale sacrée. Geste tant de fois répété, dans une insistance signifiante.

La parenté entre l'ivresse et l'inceste apparaît à plusieurs reprises dans le texte biblique. Je vous renvoie à l'épisode de Noé, (Genèse 9) lequel après s'être enivré offre, sans le savoir sa nudité au regard de ses fils, et à celui de Loth, enivré par ses filles afin de coucher avec lui, et ainsi assurer une descendance. Il n'est pas inutile de rappeler que la femme de Loth fut pétrifiée, transformée en statut de sel pour avoir désobéi à l'injonction divine : "tu ne regarderas pas en arrière".

Ainsi l'alcool, parmi d'autres élixirs, semble participer activement à l'atténuation, voire la dissolution des limites posées par la loi, infranchissables par ailleurs. L'alcool dissout les contours, nie les distinctions et crée un univers de mélanges, de confusion où les places se côtoient, créant un étrange "embouteillage".

"Être" plein pour ne pas assumer la place du manque, "être bourré" dans une dénégation énergique de la béance, du vide qui cause le désir du sujet.

"Être rond" pour rester fidèle à l'idée imaginaire du tout, de la sphère comme s'appuyant sur la bonne forme de satisfaction.

L'alcool semblerait servir admirablement son maître, la pulsion de mort dans le but d'atteindre à une jouissance infinie, impliquant l'évanouissement du sujet et du même coup la négation de l'autre.

Dionysos, Bacchus pour les Romains, Dieu de la végétation et de la vigne, "n'est jamais, nous dit le dictionnaire entièrement inscrit dans la cité. Ses temples y sont rares et tout un aspect qui se réclame de lui met en avant le refus du politique et de la vie socialisée".

Il est intéressant de noter que ce Dieu fut procréé selon un scénario peu habituel. En effet, sa mère Sémélé meurt au sixième mois de sa grossesse et c'est Zeus, son père qui le portera, cousu dans sa cuisse. Le mythe de Dionysos s'emploie peut-être à symboliser de cette manière, une certaine confusion des places, une certaine forme d'éclipse, comme équivalent de l'inceste.

Dans tous les cas, il met en avant les possibles effets d'une paternité perturbée. Dionysos, surnommé le Libérateur, engage à une position hors la loi. Le saut entre nature et culture ne semble pas tout à fait franchi en ce qui le concerne, et atteint le paroxysme de la barbarie.

"Ainsi, conclue le dictionnaire, on sort du système qui fonde la condition humaine dans un double rapport : avec les dieux et les hommes.

Dionysos entraîne ses fidèles, en les enivrant, dans une nature où les bêtes, les hommes et les dieux se confondent et sont interchangeable".

Dans son très beau livre, "Invocations", Alain Didier Weill exploite la personnalité de cet étrange Dieu grec : "Dionysos a trop de facettes pour offrir comme son père Zeus, une face immuable. Il est Dieu de la musique, du dithyrambe, de la tragédie mais aussi le Dieu dispensateur exubérant de la nourriture végétale dont la donation contrevient radicalement à l'éthique grecque du travail". En bref, Dionysos est l'indésirable des Dieux grecs, il s'oppose radicalement aux 12 olympiens car tout en lui induit le danger, la fureur, la transe ou l'extase. En effet, les femmes sont particulièrement sensibles à sa musique et quel que soit le degré de leur raison, elles ne peuvent résister, comme possédées par l'appel sacré de sa flûte venu de la forêt voisine.

Étrange pouvoir que celui de Dionysos, contre lequel l'institution ne peut rien, sauf de constater le désordre fondamental qu'il introduit dans l'ordre civil. Dionysos, le Libérateur, celui qui invite à se déchaîner, se désenchaîner, à nier, oublier, abolir lois, ordres et censures qui régissent la cité. Dieu conduisant le cortège infernal durant trois jours au terme desquels, il s'accouplait avec la reine de la cité.

Quoi de plus explicite nous dit Didier - Weill, du nouage de la pulsion de mort, symbolisée par Dionysos l'infernal, et de la pulsion de vie symbolisée par cet accouplement sexuel.

Surgit avec Dionysos tout ce qui est donc excessif: don de la danse, don gracieux de la nourriture et du vin nouveau, porteur d'un arrière goût infernal, le goût de ce qui outrepassé les limites.

4°) Qu'en est-il de l'appel de cet étrange Dieu aujourd'hui ? Certes le Bacchantes ne courent plus les rues, et pourtant... Le son de la flûte Dionysiaque continue de raisonner de la forêt voisine, appel si puissant qu'il est difficile d'y résister. Certains y répondent sans doute entamant ainsi le chant sacré, hors des lois écrites, à l'écart de la cité.

Marguerite Duras, de son vrai nom Marguerite Donnadiou, comme si le nom du père la vouait à un Dieu inconnu pour en faire son esclave, grandit dans les contrastes d'une Indochine colorée des parfums les plus sensuels et des atrocités rencontrées quotidiennement. "Tout se passait, dit-elle, dans ces états contra-

dictoires de violence et de haine, de fureur et d'abandon ". A l'aurore de sa vie, la mort s'installe à travers la disparition prématurée du père dont elle n'aura que très peu de souvenirs. Cette proximité de la mort, cette présence de la mort dans la vie, cette rage de vivre, sorte de nique à la mort, pour défier le temps qui court vers l'inéluctable, hantera tout son être et toute son oeuvre.

Marguerite passe son enfance à fuir la maison maternelle, la présence du grand frère, se perdant des heures entières dans cette chère forêt voisine, offrant son corps, ses sens en éveil aux premiers plaisirs que lui procurent cette végétation puissante et abondante. Regarder la mer, s'enivrer de cet infini devient vite un de ses passe temps favoris. Très vite aussi, elle dit non à l'ordre établi, s'oppose à l'institution, à l'hypocrisie de la vie coloniale, "ce bordel magique où la race blanche pouvait se donner dans une paix sans mélange le spectacle sacré de sa propre présence ". Très vite elle sait, elle sent de quel coté elle se situe, subissant l'appel du Dieu infernal, éprise de cet hors limites, de cette liberté absolue, de cet horizon de jouissance qu'elle ne cessera de tenter d'atteindre.

Très vite, sa fascination pour la femme adultère, Anne-marie Stretter dans ses romans, son amour absolu et hors la loi, pour l'amant de la Chine du nord, lui donnent le goût des situations toujours limites, au bord de tomber, à la crête des vagues, prête à se perdre. Braver les usages et la Loi, vivre dans l'urgence du danger c'est se réconcilier avec les forces naturelles. Se placer dans le scandale, connaître la jouissance, injure à la loi des Pères, c'est devenir libre, résolument libre.

Écrire devient alors une urgence, dire et redire sans cesse, sa passion de la vie, l'effraction de la mort dans la vie, sa recherche de l'amour absolu, aux confins de la folie. " La seule chose qui compte c'est la folie. Ne pas avoir peur de l'égarément de soi ". Le Livre se dressera, sublime, tel un barrage contre le Pacifique. Il dira la folle envie de vivre autant que la folle détresse de vivre, il dira l'amour autant que la mort, il dira la force autant que l'abandon.

LIBER : couche intermédiaire entre l'arbre et l'écorce, qui fournit le point de départ à la formation de nouveaux tissus et à l'augmentation d'épaisseur du tronc. Le liber est à la racine du terme livre, mais aussi liberté, ainsi que libation. Curieuse communauté éty-

mologique dont Marguerite Duras semble explorer toutes les dimensions.

Le livre la libère de l'effroyable du monde, la délivre de ses fantômes, tout en la faisant vivre sous le joug de sa tyrannie. Assujettie au Livre, au vin, à l'amour, elle s'offre ainsi totalement, sans réserve, remplissant la page blanche, comme on remplit un verre, traduisant ainsi

"l'imbuvable du monde".

" Vous avancez dans la clarté du jour, écrit Yann Andréa, vous allez, vous allez encore. Jamais vous ne vous retournez. Vous vous laissez aller à la solitude. Vous vous abandonnez, vous oubliez. Et alors ça arrive sur vous, vous n'y pouvez rien, cela jusqu'à l'épuisement de la page. Et puis vous passez à une autre page, à un autre amour. Vous écrivez et le monde meurt. Seul le mouvement de la main se produit fragile et impérieux.... A chaque mot écrit, le premier amour, toujours. Vous devenez ce mot. Vous dites : Écrire c'est savoir résister à l'écriture.... Écrire, on croit que c'est facile, c'est le contraire, vous le savez, c'est l'enfer... Vous dites : Le livre est fini, il faut se séparer de lui, il faut aller le donner, les livres vous laissent parfois, abandonnés, on ne sait pas ce qui est arrivé.... Vous dites : Je sais que c'est un livre, je crois aussi que c'est autre chose qu'un livre, je sais qu'un livre ce n'est plus seulement un livre désormais, que désormais il faut qu'il y ait plus qu'à lire et que l'on doit se résigner à ne pas savoir quoi."

"Vous dites : l'état dans lequel je me suis mise n'est pas étranger à l'écriture... A chaque mot, c'est le tout de vous-même qui est écrit, livré au rectangle blanc, à l'esprit du monde. Dans l'emportement de la phrase, la douleur est telle que l'alcool était comme un soulagement, un allègement, un contrepoint à la page écrite".

A partir de 1980 Marguerite Duras connaît une période solitaire. Elle reçoit des lettres, adoucissant la douleur, le désespoir d'être, l'état tragique du monde qu'elle endosse. Elle écrit et boit beaucoup.

Sa rencontre avec le jeune Yann Andréa marque les dernières années de sa vie, le dernier défi lancé à la mort. L'amour incarnant toujours plus, cette présence puissante de la transgression. Sa quête ardente de la fusion originelle atteint alors son paroxysme. Ils pratiquent ainsi une sorte d'insularité amoureuse, tendus tous deux dans le devenir de l'oeuvre.

Yann incarnera ce parfait amour fusionnel et incestueux, écho silencieux au premier

amour, le petit frère, dans une négation absolue de la séparation, de la différence des sexes, de la différence des générations. Recomposition d'un état originel confus, dans une communion parfaite. Soif d'amour, soif du Un primordial.

Pour elle, Il se fait alcool là où son désir de boire devient le plus fort, il se fait scribe là où son besoin d'écrire l'emporte, il se fait silence là où elle ne peut plus entendre. Il sait disparaître, Yann, pour l'aider à accoucher, inlassablement, d'un mot, d'une phrase, d'un livre.

"Autour de nous la maison fermée sur le parc abandonné. Nous ne sortons plus, nous ne voyons plus le ciel, nous ne voyons que nous seuls".

"Je ne vois rien, que vous endormie sur le lit blanc. Tout vous appartient, et les mots et moi".

Marguerite Duras, écrivain magique, nous délivre page après page, les secrets du "Liber". Son lieu à elle, c'est cet espace intermédiaire

"entre l'arbre et l'écorce", métaphore employée chez Freud comme chez Lacan pour désigner l'inconscient lui-même.

Dans cet espace, elle ne cessera de se déplier, tel le Livre, de se déployer à l'infini. Son oeuvre parlera magistralement de ce que nous essayons de cerner sous le terme d'inconscient : tout est là, l'Autre et son manque, la jouissance et ses impératifs, l'amour et la haine, enfin la pulsion de mort, cette pulsion première, archaïque, s'infiltrant au cœur même d'Éros, l'invitant, obscure, puissante à rejoindre le chœur des ménades pour entamer le chant sacré, à l'unisson, oeuvre de communion avec la Grande Mère Nature.

Elle incarne au plus haut point ce que Lacan nous enseigne sur la femme, sur ce rapport privilégié à cet autre manque que le manque phallique, antérieur, et qui est le manque dans l'Autre.

Ainsi, Marguerite Duras consacrera sa vie à relater la danse infernale, le combat incessant entre vie et mort. Son oeuvre traduit l'immensité de ce savoir de femme, ce continent noir, qu'elle nous a livré sans retenue, sans réserve, sans protection, témoignage d'une liberté sans bornes.

Je conclurai par un court extrait de ce très beau texte intitulé "La maladie de la mort", sublime interrogation sur la mort dans la vie, sur la peur d'aimer, de se laisser traverser ou entamer par l'autre. Désir puissant d'en finir avec l'autre, cet autre qui appelle le meurtre cependant qu'il vit.

"Elle sourit, elle dit que c'est la première fois, qu'elle ne savait pas avant de vous rencontrer que la mort pouvait se vivre... Vous croyez pleurer de ne pas aimer. Vous pleurez de ne pas imposer la mort.... Elle dit : Je ne voudrais rien savoir de la façon dont vous, vous savez avec cette certitude issue de la mort, cette monotonie irrémédiable, égale à elle-même chaque jour de votre vie, chaque nuit, avec cette fonction mortelle du manque d'aimer. Le jour est venu, tout va commencer, sauf vous. Vous, vous ne commencez jamais....

Vous demandez comment le sentiment d'aimer pourrait survenir. Elle vous répond : Peut-être d'une faille soudaine dans la logique de l'univers. Elle dit : Par exemple d'une erreur...

La pénétration des corps, vous ne pouvez pas la reconnaître. Vous ne pourrez jamais. Quand vous avez pleuré, c'était sur vous seul et non sur l'admirable impossibilité de vous rejoindre à travers la différence qui vous sépare.... Ainsi cependant vous avez pu vivre cet amour de la seule façon qui puisse se faire pour vous, en le perdant avant qu'il soit advenu".

"Vous lui demandez : En quoi la maladie de la mort est-elle mortelle ? Elle répond : En ceci que celui qui en est atteint ne sait pas qu'il est porteur d'elle, de la mort. Et en ceci aussi qu'il serait mort sans vie au préalable à laquelle mourir, sans connaissance aucune de mourir à aucune vie".